

la maison de Makir, fils d’Ammiel, à Lodebar.» Eh bien ! cet acte de David nous offre une image frappante de la grâce de Dieu. L’homme témoigne de la bonté à ceux qui, à son jugement, méritent cette bonté ; ou bien, il fait ainsi espérant qu’on lui donnera quelque chose en retour ; mais il n’en est pas ainsi de Dieu. Mephibosheth n’avait rien fait pour mériter la bonté du roi. Il n’avait pas fait les premiers pas, comme on dit. NON, la GRÂCE vint *le chercher à Lodebar, au lieu même où il se trouvait.* Et n’est-ce pas précisément là où étaient les pauvres pécheurs, que le Fils de Dieu est venu ? Il est venu les chercher, et il les a trouvés morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Ne s’est-il pas mis volontairement dans leur position ? N’est-il pas mort. Lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu ? Honte et malheur à tout orgueilleux pharisien qui, après cela, pourrait dire encore : «C’est à l’homme de faire les premiers pas !»

Mephibosheth était trop boiteux pour faire les premiers pas. Il fallait bien qu’on vint le chercher. Or celui qui connaît à la fois la complète infirmité de l’homme, et cette grâce qui nous prévient, a dit : **«Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m’a envoyé ne le tire; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.»** Et encore : **«Tout ce que le Père me donne viendra à moi; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi.»**(Jean 6:44, 37.) Ah ! n’eût été cette grâce qui nous a cherchés, nous aurions tous péri dans nos misérables efforts pour nous cacher loin de Dieu. **«Mephibosheth... vient vers David, et il tomba sur sa face et se prosterna.»** Comme cela peint le respect et la frayeur ! Qu’est-ce que le petit-fils de Saül, de cet homme qui avait poursuivi la vie de David, pouvait attendre de celui-ci ? Si la voix de la stricte justice se faisait seule entendre, ne pourrait-elle pas demander la vie de Mephibosheth ? — Nous avons là une image d’un pécheur tremblant, amené dans la présence de Dieu, avec un terrible fardeau de transgressions et de péchés ; il ne connaît pas Dieu, il ne sait pas ce qu’il doit attendre de lui.

Avant d’en venir aux paroles de David, retournons un peu en arrière à l’alliance d’amour, mentionnée dans 1 Sam. 20:14-17. Jonathan, le père de ce jeune homme prosterné aux pieds de David, parle ainsi dans ce passage : **«Et n’est-ce pas ? si je suis encore vivant, — n’est-ce pas, tu useras envers moi de la bonté de l’Éternel, et je ne mourrai point; et tu ne retireras point ta bonté de ma maison, à jamais... ? ... Et Jonathan fit encore jurer David par l’amour qu’il lui portait; car il l’aimait comme il aimait son âme.»**

Avez-vous jamais visité les lieux où s’est passée votre enfance ? Vous souvient-il d’avoir rencontré pour la première fois l’enfant d’un ami bien cher et décédé ? — Alors vous pouvez vous former une idée de ce que David éprouva quand il vit Mephibosheth, le fils de Jonathan, prosterné devant lui. Qui pourrait dire avec quelle tendresse et quelle douceur le roi, du fond de son cœur, dit ce seul mot — **«Mephibosheth»** — **«Voici ton serviteur,»** répond celui-ci en tremblant. Il prévoyait peu la faveur toute gratuite qui allait lui être accordée.

Écoutons maintenant les paroles de David. Comme le père, dans la parabole du fils prodigue (Luc 15), le roi ne laisse pas Mephibosheth aller plus loin ; il l’interrompt en disant : **«Ne crains point, car certainement j’userai de bonté envers toi à cause de Jonathan, ton père, et je te rendrai tous les champs de Saül, ton père, et tu mangeras continuellement le pain à ma table.»** Voilà qui est selon Dieu ; point de conditions, point de reproches, point de débats. Ce n’est pas : *«Si tu fais ceci, si tu ne fais pas cela.»* Oh ! Non ; ici tout est pure grâce. C’est la bonté de Dieu ! **«Certainement j’userai de bonté envers toi,»** et cela entièrement à cause ou pour l’amour d’un autre que toi. **«Et tu mangeras continuellement le pain à ma table.»** Dans l’histoire du prodigue, à laquelle nous venons de faire allusion, qu’est-ce que Jésus veut montrer sinon la grâce inconnue ou méconnue, et pourtant illimitée, du cœur du Père ? Le père adresse-t-il un seul reproche à son indigne enfant ? Met-il une seule condition à la bonté qu’il va lui témoigner ? Non, il se jeta à son cou et le baisa. N’est-ce pas là la bonté de Dieu ? Est-ce que je m’abuserais en voyant là, avec Jésus, une révélation du vrai caractère de Dieu ? N’est-ce pas ainsi que Dieu reçoit le pécheur perdu ? Ne sont-ce pas là, je le demande, les paroles qu’il adresse au pécheur misérable, tremblant, méritant l’enfer ? N’est-ce pas Dieu qui, montrant la croix du Christ, peut dire : **«Ne crains point, car certainement j’userai de bonté envers toi,»** pour l’amour de Jésus ? Et tout cela, de même, sans une seule condition : tout est pure grâce, découlant de son cœur qui déborde d’amour.

O mon cher lecteur, connaissez-vous Dieu de cette manière ; ou tel que sa Parole nous le dépeint en disant : **«Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, afin qu’il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa BONTÉ envers nous dans le Christ Jésus.»**(Éph. 2:4-7.) Pouvez-vous dire que cette *bonté* est votre portion ? Les hommes auraient envoyé, un volume

de directions au pauvre, boiteux, pour lui apprendre comment il devait se repentir, comment il devait soigner et guérir ses pieds avant d’oser se présenter devant le roi, comment il devait faire encore je ne sais quoi. Mais ici nous n’avons pas un mot sur toutes ces prétendues exigences préalables, Non, Mephibosheth vient tel qu’il est, il ne lui est rien demandé de plus ; et comment n’en serait-il pas ainsi, puisque le cœur de David était déjà rempli d’amour pour lui ? Mais Satan s’efforcera toujours, par-dessus tout, de cacher ou de voiler au pécheur cette bonté de Dieu. — Si je connais vraiment Dieu, je n’ai pas besoin d’un prêtre sur la terre ou d’un saint dans le ciel, pour apaiser son cœur envers moi : ce cœur est déjà rempli d’un amour ineffable. Sentez-vous, mon cher lecteur, le fardeau du péché ? Avez-vous été jeté dans la perplexité ou l’angoisse par les livres d’hommes qui donnent de longues directions sur la manière dont vous devez vous repentir, sur ce que vous avez à faire pour plaire à Dieu et pour obtenir qu’il vous sauve ? Peut-être l’un vous recommande une voie aussi opposée que possible à Col. 2:20 ; il vous dit que c’est en observant les ordonnances et les sacrements que vous pouvez espérer d’être sauvé. Un autre, dont les conseils n’auraient pas au fond un effet moins pernicieux, vous exhortera à être profondément affligé de vos péchés (ces hommes ne disent jamais jusqu’à quel degré de profondeur), à les abandonner tous, et à aimer Dieu de tout votre cœur, etc., etc. ; et qu’après avoir fait tout cela vous pourrez vous juger capable de venir à Christ. Tout cela, au fond, revient à dire, et c’est ce dont on voudrait vous persuader, que vous n’êtes pas si complètement déchu que la Bible le déclare, que vous êtes seulement un peu boiteux, et boiteux d’un seul pied, et que si vous avez besoin du Christ, ce n’est que pour vous en faire une sorte de béquille avec l’aide de laquelle vous irez très bien ; autrement dit, en fin de compte, vous pouvez mériter le ciel !

Or si vous avez été ainsi égaré et angoissé, permettez-moi de vous inviter à fermer tous vos livres d’hommes et à laisser de côté toutes leurs directions. Que votre esprit s’attache à Dieu seul, tel qu’il s’est révélé en la croix de Christ. Peut-être, tout alarmé, allez-vous vous écrier : Mais est-ce que vous reniez et rejetez la repentance, la considérant comme inutile ? — Non, je suis loin, bien loin d’une telle pensée. Il n’est peut-être pas beaucoup de passages de la Parole de Dieu qui exposent plus clairement que notre chapitre, ce qu’est la repentance et quelle en est la vraie place, ou qui montrent, d’une manière plus frappante, ce qui produit la repentance.

Aussitôt que le courant de la grâce inconditionnelle eut été répandu dans le cœur tremblant de Mephibosheth, **«il se prosterna, et dit: Qu’est ton serviteur, que tu aies regardé un chien mort tel que moi?»** C’est ainsi que la bonté de Dieu conduit à la repentance. Le pécheur est amené en la présence de la grâce infinie et aussi de l’infinie sainteté. Le vrai caractère de Dieu lui est révélé dans le Christ Jésus. Il entend ces douces paroles de l’amour divin : **«Ne crains point, car certainement j’userai de bonté envers toi.»** Et l’effet en est qu’il s’humilie lui-même dans la poussière, tout pénétré de cette surabondante grâce. C’est ce jugement de soi-même devant la grâce révélée de Dieu, qui s’appelle la repentance. Dois-je donc, mon cher lecteur, vous engager à vous repentir ainsi avant d’aller à Christ ? Non, pas plus que je n’aurais l’idée de vous demander de commencer à sentir la chaleur avant de vous approcher du feu, si je vous voyais mourant de froid au milieu d’une tourmente.

Mais, si je ne me trompe, ce que plusieurs entendent par la repentance, c’est un effort orgueilleux du moi, une réforme extérieure, par le moyen desquels les pécheurs s’imaginent de changer les dispositions de Dieu à leur égard, comme si Dieu était irrité et avait besoin de nos œuvres pour que son cœur puisse se tourner vers nous. Est-ce qu’il était besoin d’un changement de dispositions en David ? Non, son cœur était plein d’amour. Comment donc pourrait-il être besoin d’un changement de dispositions en Dieu ? Qu’est-ce que la croix, sinon l’expression de l’amour de Dieu pour des pécheurs perdus ? Or, mon cher lecteur, si vous connaissiez la bonté de Dieu envers vous, — si vous saviez que rien ne pourrait vous séparer de sa bonté et de son amour en Jésus-Christ, — est-ce que cela ne produirait pas à l’instant un changement complet de pensées et de disposition en vous ? Et plus vous connaîtriez la gratuité de ce précieux amour, plus aussi vous seriez humilié jusque dans la poussière devant lui. Ce que vous tentez vainement d’opérer en vous-même comme un préliminaire ou comme un titre au salut, serait produit au moment même où vous croiriez au merveilleux amour de Dieu.

Remarquez maintenant le contraste que présentent ces deux hommes : *Tsiba le serviteur ou l’esclave, et Mephibosheth le fils.* David appelle Tsiba, et lui donne des ordres, auxquels il promet de se conformer : **«Ton serviteur fera selon tout ce que le roi, mon seigneur, a commandé à son serviteur.»** C’est précisément là ce qu’Israël s’engagea présomptueusement de faire à Sinaï, — c’est précisément là encore ce que s’engagent de faire de nos jours des milliers de personnes qui tournent ainsi le dos au christianisme et retournent au judaïsme. Hélas ! oui, et il serait bien possible que, sur dix lecteurs de ces lignes, il y en a neuf qui sont de la religion du *serviteur* et non de celle du *fils*.

Quel contraste on découvre dans ces paroles de David au fils de Jonathan, si pleines

de grâce : **«Je... donne... et Mephibosheth... mangera continuellement le pain à ma table. — Et Mephibosheth, dit le roi, mangera à ma table comme un des fils du roi.»**

«Et Mephibosheth habitait à Jérusalem, car il mangeait toujours à la table du roi; et il était boiteux des deux pieds.» Pas un mot de grâce à l’esclave, et pas un commandement au fils. Pour l’un c’est le service de la servitude légale, pour l’autre c’est le service de l’affection la plus profonde du cœur.

Qu’elle est heureuse ta position, enfant de la grâce ! Dieu t’a donné la vie éternelle. Tu n’es plus un serviteur, mais un fils royal, à la table de ton Seigneur. Ce n’est pas là un sacrement qui t’aide à te sauver, mais tu es *toujours* assis à la table du Seigneur, rompant et mangeant ce pain, et buvant de cette coupe, qui te rappellent le corps rompu et le sang répandu du Christ, par lequel tu es sauvé. Oui, Dieu t’a donné le pain de vie, dont tu seras toujours nourri. Comment se fait-il donc que tu puisses te nourrir continuellement de Jésus ? C’est Dieu qui l’a voulu. C’est Dieu qui l’a dit, et il en sera ainsi. Si tu es un croyant, ta condition et ta position ne peuvent absolument pas être celles d’un esclave — car, **«à tous ceux qui l’ont reçu [Jésus], il leur a donné le droit d’être enfants de Dieu; savoir à ceux qui croient en son nom.»** **«Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ.»**(Jean 1:12; Rom. 8:17.)

De quelle immense importance n’est-il pas de comprendre cette miséricordieuse et merveilleuse relation. Vous devez bien voir qu’il y a une grande différence entre la relation d’esclave et celle de fils. Un esclave ne demeure pas dans la maison pour toujours, le fils y demeure pour toujours. Ainsi la grâce tire Mephibosheth de sa retraite de peur et d’inimitié, et *lui donne* soudain tous les privilèges de l’adoption, et cela sans une seule condition. Nous avons vu l’effet que cette grâce produisit sur lui : une humiliation profonde, un changement total de pensées et de dispositions ; nous verrons bientôt que dès lors son cœur fut donné à David pour toujours.

La froide incrédulité pourrait dire : «Sans doute, Mephibosheth était un pauvre être boiteux quand il fut amené à David et traité comme un fils du roi ; mais certainement il ne put jamais jouir du privilège de s’asseoir à la table royale s’il continua d’être un pauvre boiteux.» Car il y a beaucoup de gens qui admettent bien que c’est la grâce seule qui amène à Christ un pauvre pécheur, boiteux et perdu, et qui néanmoins s’imaginent qu’une fois amené à Christ, sa persévérance et son salut final dépendent, en quelque manière, de sa propre marche et de son obéissance. C’est là une erreur des plus propres à troubler et à angoisser les âmes. S’il en était ainsi, hélas ! qui pourrait être sauvé ? Tout croyant qui connaît son propre cœur dira : Pas moi, du moins ! Si, ne fût-ce que pour une heure, mon salut final dépendait de moi, je n’oserais pas même *espérer* d’être sauvé. L’osez-vous, lecteur ? Mais que voyons-nous dans l’histoire de Mephibosheth, dans ce tableau divinement inspiré de l’amour de Dieu ? **«Mephibosheth... mangeait toujours à la table du roi; et il était boiteux des deux pieds.»** Précieuse grâce qui nous a cherchés, qui nous a trouvés, et qui seule peut nous garder dans la position de faveur où elle nous a placés.

Le croyant est souvent et cruellement angoissé, quand il s’aperçoit que, s’il s’agit de force en lui-même pour demeurer debout à l’heure de la tentation, il est aussi faible maintenant qu’il l’était autrefois. Et si, un seul instant, il perdait de vue sa position sous la grâce comme un fils, et qu’il se mit à essayer de marcher comme un esclave, il serait aussitôt tout préoccupé de ses misérables pieds boiteux. Trouvant ainsi que, comme un esclave sous la loi, *il ne peut plaire* à Dieu, il serait tout prêt à s’abandonner au désespoir et à renoncer à la foi. Plus d’un de mes lecteurs peut avoir été rudement souffleté par l’ennemi, de cette manière. Vous pouvez avoir regardé à votre pauvre marche boiteuse jusqu’à en venir à dire dans votre cœur : Je ne suis certainement pas un enfant de Dieu ! Ah ! vous ne trouverez jamais la paix en regardant à vos pieds boiteux. Tournez vos yeux ailleurs, et regardez à ce dont Dieu, dans sa grâce infinie, a couvert sa table. Il place devant nous le mémorial de Christ. Tout ce que nous sommes en nous-mêmes, pauvres, misérables, boiteux, morts, a été jugé et mis à mort sur la croix ; Dieu tient notre vieil homme comme mort et enseveli loin de Ses yeux : Il nous voit maintenant ressuscités avec Christ, et même assis en Lui dans les lieux célestes.

Il est parfaitement vrai qu’en lui-même, le croyant est assis boiteux après sa conversion qu’avant. Il a, sans doute, une nouvelle vie, une nouvelle nature, qu’il n’avait pas auparavant ; il a le Saint-Esprit habitant en lui. Mais quant à sa vieille nature, appelée la chair, elle est encore ce qu’elle a toujours été. Que doit-il donc faire ? N’avoir aucune confiance quelconque en la chair, mais reconnaître la grâce, par laquelle il est devenu enfant de Dieu et qui le garde pour toujours dans cette relation. Tenons donc nos pieds sous la table, là où est leur place, et rassurons-nous des richesses de la grâce divine, placées devant nous. Quand nous en avons fini avec toute confiance en nous-mêmes, avec tous nos vœux, avec toutes nos résolutions — quand nous reconnaissons réellement que le vieil homme est totalement perdu — alors notre cœur s’abandonne à Christ,

en qui nous commençons à réaliser la puissance de *la résurrection* dans une vie sainte! Mais la chair, remplie de propre justice, résistera à outrance avant qu'elle cède, étant tenue pour morte. (Voir Rom. 7.)

Le sujet du chapitre suivant (2 Sam. 10) est: la bonté manifestée et rejetée, avec le jugement qui en est la conséquence. *C'est le péché amenant la condamnation.* La bonté de Dieu envers un monde coupable a été manifestée. «**Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.**»(Jean 3:16). Quelle note! Mais écoutez ces sérieuses paroles: «**Celui qui ne croit pas est déjà jugé.**»(v. 18). Si, cher lecteur, vous étiez du nombre de ceux qui rejettent encore la bonté de Dieu constatée par le don de son Fils, pensez, oh! pensez à la condamnation éternelle qui doit être la conséquence de ce rejet.

Je voudrais maintenant poursuivre, en peu de mots, l'histoire de ces deux hommes — considéré comme des types de tous ceux qui, de nos jours, ou bien ont trouvé grâce et salut en Dieu, ou bien s'efforcent de se sauver en gardant les commandements 15, nous avons le récit de la révolte d'Absalom. David, le vrai roi, est rejeté; il sort de Jérusalem et, détail à remarquer, il traverse le même torrent que Jésus, rejeté aussi traversera plus tard. «**Et tout le pays pleurait à haute voix, et tout le peuple passait; et le roi passa le torrent du Cédron**»(2 Sam. 15:23; comp. Jean 18:1.) Quand Jésus le traversa, la nuit de sa rejection, les deux ou trois qui l'accompagnaient ne surent pas même veiller une heure avec lui. Et dans le 30^e verset, il est dit: «**Et David monta par la montée des Oliviers, montant et pleurant.**»C'est aussi sur cette montagne que Jésus conduisit ses disciples quand, après avoir été mis à mort par ce monde et ressuscité d'entre les morts par la puissance de Dieu, il monta au ciel — rejeté par le monde, mais reçu dans la gloire.

Or, c'est quand David, ainsi rejeté, a passé ce mont des Oliviers, que le caractère de Tsiba, l'esclave, se dévoile. (Lisez chap. 16:1-4.) La première chose que nous voyons dans ce passage, c'est un grand étalage de dévouement au roi: des ânes chargés de pain, de fruits et de vin. «**Que veux-tu faire de cela?**» demande le roi. «**Où est Mephibosheth?**» Tsiba répond qu'il est demeuré à Jérusalem, en insinuant qu'il cherche à monter sur le trône. Vraiment il semble, d'après tout cela, que la meilleure religion est bien celle de Tsiba, le propre juste. En effet, quant à l'extérieur seulement, il a toujours *semblé* être juste. Mais Dieu connaît les secrets de tous les cœurs. Selon toutes les apparences extérieures, Tsiba paraissait avoir un grand zèle et beaucoup de dévouement; puis il avait un si beau formulaire de prières. Mais, au fond, tout cela n'était qu'hypocrisie. Le jour du retour de David rejeté vint à la fin (chap. 19:24-30), et Mephibosheth sort pour aller au-devant de lui. Oui, et le jour du retour de Jésus rejeté viendra promptement; et tout enfant de la grâce, qu'il soit endormi dans la poussière, ou vivant quand le Seigneur arrivera, sortira pour être ravi à sa rencontre en l'air. (1 Thes. 4:15-18.)

Maintenant se manifeste le *vrai caractère* des deux hommes. Mephibosheth «**n'avait pas soigné ses pieds, et n'avait pas fait sa barbe, et n'avait pas lavé ses vêtements, depuis le jour que le roi s'en était allé, jusqu'au jour où il revint en paix.**»(2 Sam. 19:24). La bonté de David avait gagné son cœur. Ce cœur était rempli d'affection pour le roi rejeté; et cette affection était trop profonde pour qu'il pût, sur la terre, être autre chose qu'un homme menant deuil et attendant, dans la tristesse, le retour de celui qu'il aimait.

Et le Seigneur Jésus ne comptait-il pas sur une semblable affection, lorsqu'il disait dans la nuit de sa rejection: «**Un peu de temps et vous ne me verrez pas, et encore un peu de temps et vous me verrez... En vérité, en vérité, je vous dis, que vous, vous pleurez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira; et vous, vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse sera changée en joie.**»(Jean 16:16, 20). Hélas! combien peu nous avons répondu au cœur de notre Seigneur rejeté! Si notre attitude morale n'est pas la même que celle de Mephibosheth, celle d'hommes affligés et dans le deuil, en attendant le retour de Celui qu'ils aiment, cela ne peut venir que de l'oubli de Jésus.

Mais qu'en était-il des fruits, du pain et du vin? «**Pourquoi n'es-tu pas allé avec moi, Mephibosheth?**»Maintenant la vérité vient au jour; c'était de lui que venaient les provisions dont les ânes étaient chargés. Mais il était boiteux, ce qui avait permis à son serviteur de le supplanter; Tsiba avait calomnié Mephibosheth en prenant un masque hypocrite. Or remarquez ce que peut produire la grâce. Mephibosheth dit: «**Fais donc ce qui est bon à tes yeux. Car toute la maison de mon père n'était que des hommes morts devant le roi, mon seigneur; et tu as mis ton serviteur parmi ceux qui mangent à ta table.**»(2 Sam. 19:27-28). Qu'elle est douce la confiance que donne la grâce! Avez-vous, mon lecteur, l'assurance fondée que Dieu vous a donné, par pure grâce, une place à sa table? Si vous l'avez, vous pouvez, avec une parfaite joie, regarder en avant vers l'arrivée de Jésus.

«**Et le roi lui dit: Pourquoi me parles-tu encore de tes affaires? Je l'ai dit: Toi et Tsiba, partagez les champs.**»Qu'elle est belle la réponse du fils de Jonathan: «**Qu'il prenne même le tout, puisque le roi, mon seigneur, est revenu en paix dans sa mai-**

son.»Ce n'étaient pas les terres qu'il lui fallait; non, son plus ardent désir était maintenant réalisé, puisqu'il revoyait celui qui lui avait témoigné tant de bonté.

Et n'en est-il pas de même chez ceux dont la grâce a réellement gagné le cœur à Christ? Ce ne sont plus les choses de la terre qu'ils désirent. «**Et je regarde même aussi toutes choses, dit l'apôtre, comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance de Christ Jésus, mon Seigneur.**»(Phil. 3:8). Oh! plutôt à Dieu que nous ressemblions davantage à Mephibosheth, davantage aux saints de Thessalonique, qui attendaient des cieux le Fils de Dieu (1 Thes. 1:10). Mephibosheth avait reçu le témoignage de la bonté de David avec une entière confiance; malgré ses pieds boiteux, il n'avait jamais douté de la réalité de l'amour de David, et il avait attendu patiemment le retour de David, supportant toute espèce d'opprobre, jusqu'à ce que le temps fût venu. Les Thessaloniens avaient aussi reçu la bonne nouvelle de la grâce de Dieu en puissance et dans la vertu de l'Esprit Saint, et en pleine certitude, — aussi enduraient-ils avec patience, et même avec joie, les injures et les tribulations de la part de leurs adversaires. Et quelle était la puissance secrète qui les mettait en état de le faire! Ils attendaient Jésus des cieux. Les vrais enfants de Dieu ont toujours été haïs et calomniés, — et même souvent mis à mort sur les échafauds et sur les bûchers par les orgueilleux, cherchant le salut dans l'observation de la loi.

Mais le jour s'approche! Qui peut dire avec quelle rapidité peut arriver le Seigneur que nous attendons? Les tout derniers mots qu'il nous a adressés sont ceux-ci: «**Oui, je viens bientôt;**» à quoi, par l'Esprit, l'Église répond: «**Amen! viens, Seigneur Jésus!**»(Apoc. 22:20). David a-t-il pu revenir, et le Seigneur de David ne reviendra-t-il pas? Oui, nos yeux le contempleront bientôt. Oh! glorieuse et bienheureuse espérance! Ce n'est pas le millénium, ce n'est pas l'accomplissement des prophéties, que nous attendons proprement, quelque bénis que soient ces événements; c'est *Jésus lui-même*, que le croyant qui a été lavé dans Son sang désire de voir.

Ce magnifique type va plus loin encore; dans le chapitre 21, il nous montre le jour du jugement sur la maison de Saül. **«Et le roi épargna Mephibosheth, fils de Jonathan, fils de Saül, à cause du serment de l'Éternel, qui était entre eux, entre David et Jonathan, fils de Saül.»**(2 Sam. 21:7). Cela termine l'histoire de cet enfant de la grâce. Et longtemps après que Jésus sera revenu, et que son royaume aura été établi; quand l'Église de Dieu jouira depuis longtemps déjà, de la gloire céleste de Christ, et Israël, de la gloire du royaume sur la terre; oui, même lorsque le grand trône blanc sera dressé et que les enfants déchus d'Adam se tiendront devant ce trône, *alors* même, pas un de ceux qui, selon les conseils éternels de Dieu, aura pu faire partie de la famille de la grâce, non, pas même un seul ne sera perdu. Mais où paraîtront en ce jour-là les pécheurs insouciant ou même ceux qui font des œuvres pour être sauvés? Trouvez-moi un homme faisant profession d'être un observateur de la loi, qui ne soit pas un transgresseur de la loi. Pouvez-vous, mon cher lecteur, ou puis-je, moi, subsister devant ce trône de jugement sur le fondement de ce que nous avons fait? Impossible. Assurément, l'homme qui prétend être meilleur que son prochain doit être un hypocrite; car Dieu déclare qu'il n'y a point de différence — que tous ont péché. Non, non, ce n'est pas par des œuvres qu'un pécheur quelconque peut être sauvé. Si vous pouvez trouver un homme qui ne soit pas un pécheur, à la bonne heure, qu'il essaye de ce moyen. Mais *un pécheur* a besoin de *pardon*, et: «**sans effusion de sang il n'y a point de rémission.**»(Héb. 9:22) Seigneur Jésus, tu as porté le poids de la colère, de la malédiction, du jugement qui étaient dus aux péchés de ton peuple, et maintenant une bonté souveraine et sans bornes et une éternelle paix sont l'heureux partage de toute âme qui se confie en toi! Regarde à Jésus, ô mon lecteur, et prête l'oreille. Du haut de sa croix, Dieu ne te dit-il pas: «**Certainement j'userai de bonté envers toi!**»

Mais ne doit-il point y avoir d'œuvres en retour de cette bonté? Oh! oui, le dévouement du cœur, *un service sincère, réel, fruit* de la foi qui sauve. Combien d'œuvres, qui apparaissent comme de bonnes œuvres aux yeux des hommes, ne sont que néant devant Dieu! Les hommes s'imposent de pesants fardeaux d'actes de propre justice; et pourtant, que sont au fond tous ces actes sinon le rejet de la bonté toute gratuite de Dieu?

Plus sera profondément enracinée ton assurance de la souveraine, libre et immuable bonté de Dieu envers toi, indigné pécheur, plus profonde aussi sera ta haine du péché, plus entière ta joie à servir Christ d'un cœur dévoué, et plus ardente, quoique patiente, ton attente de Son retour des cieux.

C. S.

«**Mais, quelle la bonté de notre Dieu sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, non sur le principe d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur, afin que, ayant été justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers selon l'espérance de la vie éternelle.**»(Titte 3:4-7)

MEPHIBOSHETH BOITEUX DES DEUX PIEDS. OU LA BONTÉ DE DIEU (2 Samuel 9:1-13.)

Un matin, il y a bien des années de cela, je lisais le neuvième chapitre du second livre de Samuel. Après une première lecture je me dis: «**Quel singulier chapitre qui ne parle que d'un jeune homme boiteux des deux pieds!**»Je le lus de nouveau, sans pouvoir encore y trouver rien d'édifiant. L'avant parcouru une troisième fois, mes yeux s'arrêtaient sur ces paroles: «**Certainement je te ferai du bien pour l'amour de Jonathan, ton père.**»Soudain cette pensée se présenta à mon esprit: «**Ah! c'est là aussi un tableau de la bonté de Dieu par Jésus-Christ.**»Ce tableau s'offrit alors à mes regards comme un beau paysage au point du jour. Plusieurs années se sont écoulées dès lors, mais la beauté de ce tableau n'a fait que croître aux yeux de mon âme. Maintes fois j'ai été conduit à prendre ce chapitre pour texte en prêchant le salut par Christ, et je puis dire, à la gloire de mon Dieu, que beaucoup d'âmes ont été converties par le moyen de ces prédications. C'est ce qui m'encourage à publier quelques pensées sur cette intéressante portion de la Parole de Dieu, espérant que le Seigneur voudra bien s'en servir pour la bénédiction de quelques âmes.

Dans cette description typique de *la bonté de Dieu*, nous trouvons deux personnages de caractère différent: Mephibosheth, l'enfant de la grâce, et Tsiba, *l'homme à propre justice*. La condition de Mephibosheth est une figure de l'état d'un pécheur quand il est amené à Dieu.

Si vous lisez le quatrième verset du quatrième chapitre de ce livre de Samuel, vous verrez que Mephibosheth était fils de Jonathan, fils de Saül, morts l'un et l'autre; qu'il était tombé à l'âge de cinq ans, et qu'il en était resté boiteux. Depuis cet accident, il s'était tenu caché, boiteux des deux pieds, à Lodebar. Étant de la maison de Saül qui avait été l'ennemi de David, il en concluait, sans doute, que David devait être son ennemi; c'est pourquoi il se dérobaux yeux du roi.

Comme tout cela représente bien l'état de l'homme déchu! À peine le péché eut-il aveuglé l'entendement du premier homme que, comme il est écrit, «**l'homme et sa femme se cachèrent de devant l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin.**»(Gen. 3:8). Et n'est-ce pas là encore de nos jours l'état réel de l'homme? Pourquoi les uns vont-ils en foule chercher des distractions au théâtre et d'autres à la taverne? Ah! c'est qu'ils ne connaissent pas Dieu. Étant dans un état d'inimitié contre Dieu, ils en concluent que Dieu est leur ennemi, et ils redoutent sa présence. La pensée de comparer aujourd'hui même en la présence de Dieu serait pour eux terrifiante. Si cette pensée vous alarme, vous aussi, mon cher lecteur, cela vient de ce que vous ne connaissez pas Dieu. Vous dites peut-être: «**J'ai péché, et c'est ce qui me fait avoir peur de Dieu.**»Il est vrai, vous avez péché, moi aussi j'ai péché, tous ont péché. Mais si vous connaissez le don de Dieu, si vous saviez qu'Il n'a point épargné pour nous Son Fils bien-aimé, alors vous comprendriez qu'il n'y a que Dieu auquel, en tant que pécheur, vous puissiez aller, — alors vous crieriez que «**le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché.**»(1 Jean 1:7).

Entrons maintenant dans l'examen plus détaillé de notre chapitre. «**David dit: Y a-t-il encore quelqu'un qui soit demeuré de reste de la maison de Saül? et j'userai de bonté envers lui à cause de Jonathan.**»N'est-ce pas là, encore à présent, ce que fait l'Esprit du Seigneur? N'agit-il pas comme S'il disait en quelque sorte: N'y a-t-il pas encore quelques enfants déchus d'Adam, auxquels je puisse faire connaître la bonté de Dieu? Peu importe qu'ils soient tombés au plus bas degré de la misère, qu'ils soient complètement boiteux, boiteux des deux pieds, loin du Roi et de sa table; car, pauvre pécheur, en quelque endroit que tu cherches à te cacher loin de Dieu, tu ne trouveras, dans ce monde de péché et de misère, rien qui puisse te rendre heureux. Ne l'as-tu pas éprouvé? As-tu poursuivi les fantômes avec lesquels Satan sait fasciner les regards? As-tu mis ta confiance dans les séduisantes promesses du monde, jusqu'à ce que d'amers désappointements soient venus briser ton cœur, en n'y laissant qu'un vide affreux? Alors, écoute, je veux te parler de Celui qui ne te traitera jamais ainsi.

Tsiba, *l'homme à propre justice*, dont nous aurons amplement l'occasion de connaître le vrai caractère, apprend au roi que Jonathan avait encore un fils, blessé aux pieds, dans la maison de Makir, fils de Ammiel, à Lodebar. «**Et le roi David envoya, et le prit de**